

HENRI BOSCO

**TANTE
MARTINE**

récit

nrf

GALLIMARD

TANTE MARTINE

HENRI BOSCO

Tante Martine

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage trente-cinq exemplaires sur vergé blanc de Hollande van Gelder numérotés de 1 à 35 et soixante-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre numérotés de 36 à 100.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

© Éditions Gallimard, 1972.

A Louis Braquier
et à
Gabriel Audisio.
Hiver 1972.

NON IMMEMOR TUI

Dans les derniers temps de sa vie...

Dans les derniers temps de sa vie Tante Martine s'était discrètement repliée sur elle-même. Si discrètement que personne n'y avait pris garde. Les apparences, les dehors ne semblaient pas avoir changé. Le visage depuis longtemps avait été tellement affiné par la vie et par le travail d'une âme exigeante que plus rien n'aurait pu l'épurer davantage. Le corps qui avait toujours été mince et d'une ossature d'oiseau en était arrivé à une minceur telle qu'on pouvait penser qu'il n'existait plus. Mais il était resté très endurant. L'œil gris avait conservé son regard, un regard vif, curieux, méfiant et même agressif. Exactement comme elle.

J'imagine qu'elle avait décidé en pleine conscience de préparer cette retraite. Elle ne voulait pas qu'on la vît s'éloigner. Car il s'agissait de passer de ce monde dans l'autre en quelque sorte à notre insu. Elle préparait son absence par délicatesse de cœur. Ainsi son départ nous serait moins pénible. C'était de l'amour. Peut-être n'allait-elle pas jusqu'à souhaiter qu'on l'oublîât. C'eût été trop lui demander, car elle-même était incapable d'oubli. Je suppose qu'elle pensait que son souvenir survivrait en nous jusqu'à notre extrême

vieillesse. « Nous avons la même âme », disait-elle parfois quand elle croyait être seule. Et moi qui l'épiais souvent pendant les derniers mois de sa vieillesse, plus d'une fois je l'entendis murmurer ces paroles. Ne me jugez pas mal de l'avoir épiée. J'avais deviné qu'elle nous cachait quelque chose et j'ai toujours été curieux. Et puis je l'aimais.

Je l'aimais peut-être un peu plus que ne l'aimaient les miens, encore qu'elle leur fût chère. Mais entre moi et elle, entre Pascalet et Tante Martine, existait une entente dont les visibles manifestations n'étaient qu'un reflet, le reflet banal d'une tendresse dont nos cœurs vivaient secrètement. Mais personne n'allait au-delà du reflet.

C'est sans doute à ce sentiment très profond que j'ai dû d'avoir aperçu, le premier, cette lente manœuvre qui éloignait de nous la présence terrestre de Tante Martine en route doucement vers son déclin. Telle que je la connaissais ce déclin naturel dont son esprit si clair avait noté les signes, elle ne voulait pas qu'il se fît sans qu'elle y mît un peu la main. Ne pouvant l'arrêter, elle en prit délibérément la direction. Elle le ralentit, elle en dégagea la nature et l'obligea à s'adapter à ce qu'elle pensait de la vieillesse et particulièrement de la sienne. Une intelligente, patiente et mystérieuse vieillesse. D'ordinaire active, et même inlassable, ayant l'œil à tout et non seulement aux objets mais encore aux paroles, aux gestes et aux mouvements de tout et de tous, sans en avoir l'air mais non pas sans juger des choses, des gens et des pensées, elle était présente partout corps et âme. Présence parfois dramatique, parfois effacée, mais toujours attentive à occuper sa place. Du jour où j'eus le sentiment que d'elle à nous

un je ne sais quoi de profond avait changé, je fus troublé et pris de crainte. Une crainte déraisonnable puisque rien n'avait dérangé nos relations. Je remarquai pourtant qu'elle si fertile en proverbes, n'en citait plus ou rarement. Elle m'en avait nourri pendant des années. Aussi me manquaient-ils et je fus inquiet.

Je me rappelle qu'on était au milieu de novembre et qu'il faisait beau anormalement. On n'avait pas encore aperçu dans le ciel un seul vol de canards sauvages.

— Tante Martine, ils n'ont pas passé tes canards. Ça veut dire qu'il fera beau, la nuit de Noël? Je me rappelle ton proverbe : « Canards qui volent haut dans l'air annoncent neige de l'hiver. » Et on n'a pas vu un canard. Alors, explique...

Elle a détourné les yeux, est restée pensive un moment, puis toujours sans me regarder, elle a dit :

— L'hiver vient toujours, Pascalet et il fait tomber de la neige, mais quelquefois ce sont des anges qui l'annoncent... — Et puis comme elle avait le goût de la plaisanterie quand elle voulait cacher sa pensée : — Tu sais, un ange c'est mieux qu'un canard... Si tu en entends un cette nuit, qui passe sur le toit de la maison, tu viendras me le dire...

Comme j'avais alors un peu plus de douze ans, je ne crus pas à l'ange. Je m'imaginai être un homme. Il me fallut plus tard bien des années pour être capable d'y croire...

Je ne sais si Tante Martine se doutait que j'avais deviné sa pensée. J'avais beau l'observer, rien ne trahissait qu'elle m'eût compris. Pourtant il arrivait qu'elle posât sur moi de longs regards et l'expression en était singulière. Je baissais aussitôt les yeux. J'étais mal à

mon aise, et je prenais cet air bête et sournois des enfants qui ont fait ou vont faire quelque sottise. Mais jamais elle ne me marqua par la moindre parole qu'elle me soupçonnât d'avoir deviné son dessein.

Aujourd'hui j'ai comme une idée qu'elle avait lu au fond de moi comme j'avais lu au fond d'elle. Nous ne pouvions rien nous cacher pour la bonne raison que nous nous aimions plus que tout au monde.

Cet amour...

•

nrf